
Julien Vincent

**Hugh McLeod et Werner Ustorf (eds.),
The Decline of Christendom in Western Europe, 1750-2000, Cambridge,
Cambridge University Press, 2003,
244 p. ISBN : 0521814936. 45 livres
sterling.**

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Julien Vincent, « Hugh McLeod et Werner Ustorf (eds.), *The Decline of Christendom in Western Europe, 1750-2000*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 244 p. ISBN : 0521814936. 45 livres sterling. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 30 | 2005, mis en ligne le 19 février 2006. URL : <http://rh19.revues.org/index1059.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848
<http://rh19.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :
<http://rh19.revues.org/index1059.html>

Document généré automatiquement le 23 janvier 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Julien Vincent

**Hugh McLeod et Werner Ustorf (eds.),
*The Decline of Christendom in Western
Europe, 1750-2000*, Cambridge, Cambridge
University Press, 2003, 244 p. ISBN :
0521814936. 45 livres sterling.**

- 1 La couverture du livre reproduit un tableau de Gustave Courbet. *Un enterrement à Ornans* avait provoqué le scandale au salon de 1850-1851, parce qu'on jugeait le tableau trop « réaliste » : la laideur des personnages, l'ennui que l'on ne pouvait démêler de la douleur sur leurs visages, la lumière blafarde, tout contribuait, comme le notait un contemporain, à « vous dégoûter de se faire enterrer à Ornans ». Et pourtant, derrière la mise en scène d'un ordre social sans compassion, où d'impassibles figures masculines se bousculent au centre du tableau, Courbet montrait des larmes féminines d'une authentique piété, et le tremblement des mouchoirs qui s'échappent des costumes de deuil. Faut-il voir dans un tel réalisme une condamnation de l'Église ou faut-il distinguer, dans les détails de l'œuvre, l'éloge d'un sentiment religieux véritable, irréductible à tout ordre social sur la terre ? À quelle condition un tableau « réaliste » de la religion, c'est-à-dire un tableau qui ne relève pas de la représentation sacrée, peut-il être autre chose qu'une offense à son objet, une prophétie auto-réalisante de la sécularisation ? À quelle condition, inversement, peut-il être autre chose qu'une dénonciation d'une catastrophe et l'espoir d'une religion rénovée ?
- 2 L'ambiguïté de la « représentation », picturale, littéraire ou historiographique, qui ne se contente pas de représenter, mais qui affecte celui ou celle qui observe, a été soulignée par les historiens, les sociologues et les philosophes depuis maintenant plus de vingt ans. Dans le domaine de l'histoire religieuse du XIX^e siècle, ces réflexions ont permis de repenser le problème de la « sécularisation » et du déclin. En effet, ce déclin religieux, comme le souligne Hugh McLeod dans sa remarquable introduction, est marqué par trois grandes étapes, la fin du xviii^e, la fin du XIX^e siècle, enfin les années 1960. *The Decline of Christendom in Western Europe*, ouvrage collectif de treize contributions, dirigé par deux historiens de Birmingham, s'interroge sur la manière dont on peut espérer interpréter les données empiriques qui nous informent sur ce déclin. Ces données – éléments statistiques sur les enterrements, les baptêmes ou l'assiduité à l'office, mais aussi données qualitatives sur la nature de la foi – semblent la preuve la plus indiscutable d'une « sécularisation » de l'Europe occidentale. Mais ces sources posent problème, car elles ont souvent été construites en appui d'un discours célébrant la sécularisation, ou s'alarmant de son avancée. De plus on postule, souvent à tort, qu'un certain nombre d'indicateurs mesurables, comme ceux qui renvoient aux rites de passage, sont une source d'information adéquate sur un sentiment religieux que la tradition chrétienne distingue pourtant explicitement, dès qu'apparaît le protestantisme, des pratiques collectives de la foi. Il existe pourtant de nombreuses formes d'adaptation de la religion à une « modernité » qu'il faut se défier de définir en opposition à la foi, comme le supposent certaines versions de la thèse de la sécularisation. Martin Greschat, par exemple, montre comment des théologiens allemands influencés par Karl Barth, en 1947, imaginèrent dans le *Darmstädter Wort* une reformulation de leur foi afin de l'adapter aux ambitions d'une société communiste. Or, de telles reformulations ne concernent pas seulement une minorité de théologiens, mais aussi la foi des croyants ordinaires. C'est ce que montre Yves Lambert qui s'appuie sur des travaux récents de chercheurs pour proposer une typologie distinguant neuf formes différentes d'adaptation du christianisme au déclin de l'influence des églises.
- 3 On comprend dès lors pourquoi les auteurs de l'ouvrage insistent autant qu'ils le font sur la nécessité de distinguer entre christianisme (*Christianity*) et chrétienté (*Christendom*). *Christianity* désigne la spiritualité, la foi, la culture chrétienne. *Christendom* désigne quant

à elle la civilisation dans laquelle le christianisme est la religion dominante, et dans laquelle cette domination est organisée socialement et juridiquement. Le titre de l'ouvrage remplace l'expression traditionnelle de « sécularisation » par celle, plus prudente, de « déclin de la chrétienté » qui ne suppose pas nécessairement un déclin du christianisme. Le déclin de la chrétienté, en effet, renvoie d'abord à la remise en cause d'un modèle de rapports entre l'Église et l'État, qui est issu du XVI^e siècle, et dans lequel la religion du roi est celle de ses sujets. La notion de sécularisation, quant à elle, est à la fois plus ambitieuse et moins bien définie. La thèse de la sécularisation est donc abordée comme un objet d'histoire culturelle de la religion – un discours dont on peut tenter d'évaluer l'efficacité depuis le XVIII^e siècle – autant que comme un programme d'interprétation de l'histoire. La méthode proposée, fermement résumée par les contributions de Callum Brown, Jeffrey Cox et Lucian Hölscher, consiste à articuler l'histoire sociale de la religion à ce que plusieurs des auteurs décrivent comme une approche « linguistique » de la sécularisation. Callum Brown résume à propos de la Grande-Bretagne la thèse provocatrice qu'il a par ailleurs développée dans son livre récent *The Death of Christian Britain* : la sécularisation fut un discours, qui s'attacha depuis la fin du XIX^e siècle à utiliser des indicateurs statistiques pour mesurer le déclin de pratiques anciennes. Toutefois ces indicateurs faisaient l'impasse sur les nouvelles formes de contrôle social et de religiosité, en particulier chez les femmes, qu'on ne voit pas décliner de façon vraiment nette avant les années 1960. Jeffrey Cox considère quant à lui les « grands récits » qui envisagent le changement religieux sur la longue durée. Ces derniers, comme la thèse de la sécularisation, constituent en effet une sorte de structure a priori, plus ou moins consciente, de toute recherche historique empirique. Tout grand récit de ce type, pour l'auteur, suppose de se poser quatre questions : celle de la possibilité même d'un déclin de la religion (plutôt que d'un déclin d'une forme de religion au profit d'une autre), celle de la nature d'une religion peu encadrée par l'Église, celle de la question de la compétition entre les différentes Églises ou institutions religieuses, enfin celle du rôle de l'appartenance sociale et de la « classe » dans une communauté religieuse. Lucian Hölscher, enfin, replace le concept de sécularisation dans son contexte sémantique à partir d'une étude des dictionnaires et des encyclopédies depuis la fin du XVIII^e siècle. Son fascinant résumé d'un travail en cours sur l'histoire des concepts religieux, qui s'inscrit dans les traces de la *Begriffsgeschichte* (histoire des concepts) de Reinhart Koselleck, montre l'utilité de situer la thèse de la sécularisation dans le contexte d'une diversification des pratiques religieuses qui favorise l'émergence de nouvelles distinctions conceptuelles – entre religion naturelle et religion révélée, entre religion privée et religion publique, ainsi qu'entre confession et croyance.

- 4 La thèse de la sécularisation ayant été soumise à un exercice d'histoire réflexive des concepts, il est alors possible de revenir vers les études de cas à partir d'un questionnaire rénové. Que reste-t-il de la thèse de la sécularisation, une fois qu'on en a déconstruit les présupposés les plus contestables ? On perçoit alors toutes les perspectives ouvertes par ce déplacement de problématique. Le déclin de la chrétienté, qu'on voit à l'œuvre, suivant des chronologies diverses, dans la plupart des pays occidentaux, entraîna un renouveau autant qu'un affaiblissement des Églises. Le cas français est ici crucial, car il est souvent présenté comme un paradigme pour la thèse de la sécularisation. Deux articles insistent plutôt sur la force persistante du christianisme dans un pays où la sécularisation paraît plus avancée qu'ailleurs. À partir d'une étude des cimetières et des rituels funéraires en France, Thomas Kselman revient sur la thèse de la « déchristianisation » de Michel Vovelle, et en montre les limites. Michel Lagrée propose quant à lui de considérer l'impact de la technologie sur le catholicisme en France, et conclut lui aussi à une forme d'adaptation, un ré-enchantement du monde autant qu'un « désenchantement », pour parler comme Max Weber.
- 5 Une deuxième groupe d'études considère deux trajectoires nationales afin de montrer les limites de la thèse d'un déclin de la chrétienté. Le cas irlandais, étudié par Sheridan Gilley, permet de considérer le phénomène d'une religion dont le rôle va croissant à mesure que s'affirme le sentiment national comme force politique. Ainsi, qu'elle ait été le résultat d'un processus très ancien, comme le soutient Thomas McGrath, ou qu'elle ait été causée en

quelques années par la Grande Famine, comme le prétend Emmet Larkin, le cas irlandais est celui d'une affirmation croissante du catholicisme au cours des XIX^e et XX^e siècles (au moins jusque dans les années 1960), qui accompagne la construction d'un État-nation irlandais. Dans une perspective comparable, mais à propos d'un pays qui semble confirmer le modèle du « déclin », Peter van Rooden propose d'interpréter le cas hollandais, non pas comme l'histoire continue d'une nation commerciale et tolérante où le christianisme mourut progressivement d'étouffement, mais comme une succession de modèles différents de chrétienté.

6 Un dernier groupe d'études, enfin, propose de changer de cadre interprétatif et d'adapter à l'histoire religieuse un vocabulaire issu de la science économique afin de considérer le marché des biens religieux. La Suède, qui semble pourtant illustrer particulièrement bien la thèse du déclin de la chrétienté, représenterait en réalité, selon Eva Hamberg, un cas d'inadéquation entre l'offre et la demande religieuse. À propos de l'Angleterre, David Hempton montre que l'essor du méthodisme entre 1780 et 1850, dans certaines localités et groupes sociaux, fut d'autant plus marqué que l'Église établie y était plus influente. Le pluralisme religieux ne refléterait donc pas le déclin de l'Église anglicane, mais l'entrée dans un système de compétition religieuse.

7 L'introduction de Hugh McLeod, qui fait le point sur l'ensemble de la littérature sur le sujet au cours des dernières années, et qui couvre l'ensemble des pays d'Europe, suffirait à justifier la lecture de *The Decline of Christendom in Western Europe, 1750-2000* (voir aussi son *Secularisation in Western Europe* dont Miles Taylor a rendu compte dans cette même revue en 2002, numéro 24, pp. 207-208). Cet ouvrage réunit une sélection d'articles de bonne qualité, écrits par une équipe internationale d'historiens, qui couvrent une grande variété de terrains empiriques et montrent la variété des approches actuelles.

Pour citer cet article

Référence électronique

Julien Vincent, « Hugh McLeod et Werner Ustorf (eds.), *The Decline of Christendom in Western Europe, 1750-2000*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 244 p. ISBN : 0521814936. 45 livres sterling. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 30 | 2005, mis en ligne le 19 février 2006. URL : <http://rh19.revues.org/index1059.html>

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Licence portant sur le document : Tous droits réservés